

Suzanne Travolta d'Élisabeth Benoit

Luba Markovskaia

Number 271, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93005ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

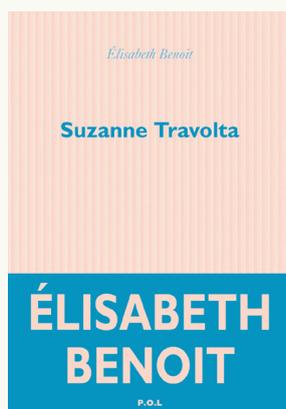
Cite this review

Markovskaia, L. (2020). Review of [*Suzanne Travolta* d'Élisabeth Benoit]. *Spirale*, (271), 46–47.

Des existences surveillées

SUZANNE
TRAVOLTA

ÉLISABETH BENOIT
Éditions P.O.L., 2019, 256 p.



La parution du premier roman d'Élisabeth Benoit a tôt fait d'attiser la curiosité du milieu littéraire québécois : paru chez la mythique maison française P.O.L., campé en plein cœur du Mile End et signé par une Québécoise jusqu'ici inconnue, le livre avait tout pour susciter l'engouement. Sa lecture produit un effet d'inquiétante étrangeté, celle de lieux familiers (le café Olimpico, le Nouveau Falero, le Laïka) et même de personnages reconnaissables (Vito, pour les intimes) décrits sur un ton radicalement différent de celui auquel nous avions habitués les écrivains qui, depuis Mordecai Richler, ont raconté le quartier. On y retrouve plutôt le style particulier de l'écurie P.O.L. et des clins d'œil à des auteurs comme Jean Echenoz et Christian Oster. Ce qui frappe avant tout à la lecture, c'est bien la forme singulière que prend la narration, faite de longues accumulations de propositions juxtaposées, comme des énumérations en ritournelle qui avancent à tâtons et reculent sans cesse de quelques pas pour reprendre leur marche hésitante, construisant une pensée déambulatoire, troublée et instable.

DES REGARDS INDISCRETS

La citation placée en exergue du roman est extraite d'un dialogue tiré d'*Œdipe roi*. Tirésias, le devin aveugle, s'adresse au roi, qui le deviendra bientôt, pour dénoncer sa cécité encore symbolique : « *Tu ne vois point de tes yeux au milieu de quels maux tu es plongé, ni avec qui tu habites, ni dans quelles demeures.* » Cet avertissement vaut bien sûr pour l'ensemble du roman, qui explore la tension entre ce qui est dévoilé et ce qui demeure dérobé aux regards.

L'intrigue s'ouvre sur un événement intime – le suicide d'une jeune femme – devenu public par la force des choses : elle est la sœur d'un comédien célèbre dans le petit vedettariat québécois, une star de téléromans qui fait la une des magazines à potins. C'est d'ailleurs par la manchette d'une telle publication aperçue dans une vitrine qu'on apprend

d'entrée de jeu la mort de Marie-Josée, dans la phrase sur laquelle s'ouvre le roman. La parole de l'incipit est ainsi cédée au discours médiatique, où la tragédie personnelle devient événement public : « *La sœur de Laurent M. trouvée morte pendue dans son salon, titrait le journal Échos Vedettes [...].* »

Le drame intime est également médiatisé par les rumeurs qui circulent dans le quartier. En effet, le Mile End d'Élisabeth Benoit est un peu à l'image du Manhattan de Woody Allen : tout le monde semble s'y connaître et s'y croiser sans cesse, au gré du hasard, qui est d'ailleurs un moteur important de l'intrigue. La narratrice, plutôt misanthrope, déclare ainsi : « *[J]'ai toujours aimé croiser des gens par hasard au café. Croiser les gens par hasard est idéal, je parle toujours plus facilement à des gens à qui je n'ai pas donné rendez-vous, les conversations programmées d'avance me retournent l'estomac [...], l'idéal est de pouvoir se lever à tout moment et partir.* » Ce réseau de connaissances gravite donc autour d'un espace de sociabilité, qui, avec ses rumeurs et ses potins, fait écho au star-système de l'*Échos Vedettes*. Suzanne Travolta, car c'est bien la narratrice qui donne son étrange nom au titre, est à la fois attirée par ce centre gravitationnel et repoussée par celui-ci, souvent mue par un besoin de fuir et de regagner rapidement sa tanière.

LE SECRET ET LE DOUTE

Or le logement de la narratrice, qui devrait être un espace privé par excellence, fait aussi l'objet d'une surveillance extrême, qui fait pendant à la « surveillance ordinaire » du voisinage : on comprend peu à peu que son appartement est truffé de caméras et qu'elle est épiée par un mystérieux duo d'enquêteurs dont le point de vue alterne avec celui de l'intrigue, narrée par l'objet de leur enquête. L'espionnage s'oppose également au hasard qui semble régir la vie sociale de Suzanne, car il représente en quelque sorte le degré zéro du contact intentionnel : rien n'est fortuit, chaque geste est ausculté, et les caméras sont placées selon les déplacements précis de la jeune femme dans son lieu de vie.

La tension entre secret et dévoilement se joue aussi dans les relations interpersonnelles, en particulier dans la vie sentimentale de la protagoniste : si elle semble vouloir éviter de participer à la chronique mondaine qui se compose sans relâche dans le quartier, il lui arrive souvent de faire des confidences abruptes et intimes, voire déplacées, à Ray, un jeune homme qu'elle fréquente et dont les motifs sont obscurs. Mais ces aveux mêmes sont également problématiques, car à mesure que progresse l'enquête, les caméras révèlent que la narratrice n'est pas forcément fiable, qu'elle ne raconte pas

tout. Ou seraient-ce les espions qui interprètent mal ce qu'ils découvrent ? Laquelle des deux paroles le lecteur doit-il mettre en doute ? La question ne sera jamais résolue, ce qui contribue à l'effet agréablement déstabilisant de cette lecture hors du commun, où le doute constant se superpose aux singularités formelles.

UNE VOIX INCERTAINE

L'aspect le plus frappant de ce roman – son style – est également celui qui laisse transparaître à l'occasion certaines faiblesses. Des deux voix que l'on côtoie en alternance au gré des chapitres, celles de Bob l'espion et de Suzanne la narratrice, le formalisme de l'autrice sied mieux à la seconde. Les chapitres où sont décrits les états d'âme et la vie sentimentale de la jeune femme sont ceux où Benoit parvient le mieux à éviter l'écueil du pastiche. Ceux qui mettent en scène l'intrigue d'espionnage, en revanche, ne se détachent pas suffisamment, ni par le sujet ni par la manière, de l'écriture d'un Jean Echenoz, dont le style imprègne fortement ces parties. On sent là un désir d'émulation littéraire qui dessert parfois l'autonomie de l'œuvre. Or lorsque l'écrivaine adopte ce ton pour se pencher sur des enjeux intimes et pour détailler la psychologie de ses personnages, elle fait preuve d'une plus grande originalité, s'affranchissant davantage de ses influences.

L'écriture d'Élisabeth Benoit se distingue aussi des auteurs français qu'elle émule par la langue d'écriture, dictée par le lieu décrit. Par moments, des expressions québécoises se mêlent à un français plutôt hexagonal, ce qui contribue à renforcer le sentiment d'étrangeté recherché. Par contre, le *franglais* employé est parfois malhabile, notamment à cause de l'emploi de faux anglicismes : un anglophone ne dirait jamais « *the girl with the pink baskets* », par exemple. Dans ces instances-là, Montréal devient un peu dissonante, moins souple dans sa variation linguistique, et comme vue de trop loin.

La lecture d'un tel livre est intéressante dans le contexte actuel d'une réception de plus en plus répandue de la littérature québécoise en France, avec des maisons d'édition comme La Peuplade et Le Quartanier qui y sont désormais distribuées, ou encore avec la réédition française d'œuvres d'auteurs comme Kevin Lambert et Christian Guay-Poliquin. Ces transferts donnent lieu à des débats et à des réflexions sur la manière dont il convient ou non d'adapter la langue et les réalités d'ici au lectorat hexagonal. Avec *Suzanne Travolta*, on a affaire à un cas inverse, celui d'une thématique québécoise qui infiltre l'édition française et nous parvient de loin, avec un accent incertain.